

# *Le Manger pour Cœur*

*pistes pédagogiques*

*A partir de la  
conférence de Gigi  
Bigot*

*Mots – Symboles – Rêves*

# *Le Manger pour Coeur*

## *Mots – Symboles – Rêves*

---

### **Gigi Bigot en quelques mots...**

Née en Bretagne, en 1950, elle a d'abord enseigné. A partir de 1992 elle devient conteuse professionnelle et participe au renouveau du conte en France. Elle se présente comme une « trafiquante d'histoires traditionnelles » qu'elle mixe avec son propre regard sur le monde aujourd'hui. Elle a développé son expérience de conteuse auprès de publics fragilisés et notamment auprès de personnes d'ATD quart monde. C'est à partir de cette expérience que sa conférence « Le Manger pour cœur » a eu lieu en février 2020 au Théâtre de la parole.

### **Le cadre**

C'est à partir du contenu de la conférence, que nous avons dégagé quelques pistes pédagogiques d'utilisation du conte dans une situation relevant de l'Education permanente. Ces pistes peuvent s'accompagner d'un travail à court, moyen ou long terme avec tous les publics. Elles portent sur le conte en général mais sont adaptables à tout type de conte comme matière de réflexion, de regard critique, de possibles changements.

### **La conférence**

Gigi Bigot propose ci-dessous le trajet réalisé à partir de son expérience de conteuse auprès de divers publics. Elle mêle réflexions, faits concrets, à des histoires qui ponctuent le discours par leur forme et leur contenu particuliers. Ses propos ont été retranscrits tels qu'ils ont été dits, afin de préserver la pensée de l'artiste le plus scrupuleusement possible. Seuls, quelques ajouts d'articles définis ou de connecteurs pragmatiques ont été ajoutés quand cela était nécessaire pour le passage à l'écrit.

Gigi Bigot introduit sa conférence en évoquant « le manger pour cœur », une expression réunionnaise pour désigner le conte du temps de la tradition orale. Elle est revenue à la mode grâce à Alan Peeters, chanteur musicien. En Colombie, par contre, on l'appelait « la faim de l'âme ». Au Maroc, c'est la combinaison des deux.

Ces expressions disent l'importance que l'on donnait au conte, la tradition orale, partagée dans toute la société. Aujourd'hui, en France ou en Belgique, si on sort du milieu du conte, il y a beaucoup de clichés rattachés aux contes. Souvent rattaché aux enfants, dans les écoles, aux animations, par exemple à Noël, à quelque chose de vieillot, de traditionnel, ...

De plus, on utilise le conte auprès des populations qu'on dirait « en fragilité ». On raconte des contes à l'hôpital psychiatrique, en prison, dans les EPAD,...

Ces pratiques sont admirables mais il y a deux écueils dans le fait que ça se concentre seulement sur ces populations. D'une part, je ne connais pas une seule personne au monde qui ne soit pas fragile. Et que justement les contes le savaient. Dans les contes, le héros est souvent le plus moins ; le plus petit, moche, faible,...

L'emploi de ces pratiques auprès des populations « vulnérables » n'entraîne pas une ouverture vers le conte aujourd'hui, ce qu'on appelle les néo-conteurs. On ne va pas vraiment vers l'art du conte, on se tourne vers les contes écrits, en particulier dans le milieu psychiatrique<sup>1</sup>. La pratique du conte en hôpital psychiatrique n'entraîne pas forcément une ouverture vers le conte parce qu'il y a des hôpitaux psychiatriques où on utilise le conte des trois petits cochons toute l'année et plusieurs années de plus ; certes, avec des raisons pratiques mais cela ne justifie pas tout. Pour conclure, ils donnent une idée réductrice de ce qu'est le conte. D'autre part, nous sommes dans des sociétés où ce qui compte est le visible, comptable, vérifiable, la parole scientifique. Ce n'est pas la parole symbolique, cette parole de l'irrationnel : les contes.

Cette conférence aujourd'hui se base sur cette idée que, dans nos sociétés, on est dans ce que j'appelle le « tout-tout-tout-tout » : le scoop, le tout savoir tout de suite, au moment où ça se passe. Mais ce n'est pas pour ça qu'il faut que ce modèle s'applique à tout. La question que je veux vous poser : Est-ce que les contes qui n'ont pas d'âge ont quelque chose à nous dire aujourd'hui ?

---

<sup>1</sup> Gigi Bigot y a travaillé. C'est là qu'elle a découvert le conte.

Pour cela, je vais vous raconter un conte de création du monde. Toutes les cultures ont un conte de réaction du monde ; c'est quoi ? comment ça se fait ? Sans les sciences, puisqu'elles n'existaient pas. Il y a un conte aux îles canaries que je vous livre.

*C'est l'histoire d'une pierre qui vient des indiens chirouki. Au début, il n'y avait rien, que du noir, un grand esprit qui dormait (à l'image de Dieu dans notre culture judéo-chrétienne). Mais le grand esprit rêve. D'abord d'une lumière, qui a cherché à se réaliser ; en transparence. La transparence a rêvé de matière. Deuxième matin : le caillou, qui a cherché à se réaliser en cristal. Le cristal a rêvé de tendresse, de fragilité (il est anguleux) ; il a rêvé de la fleur. Troisième matin, la végétation ; la fleur s'est réalisée en arbre, avec des racines qui s'enfoncent dans la terre et la tignasse qui touche le ciel. L'arbre a rêvé du ver de terre. Quatrième matin du monde, les animaux. Le ver de terre a cherché longuement à se réaliser, jusqu'à ce qu'on entende un chant au milieu de l'océan. Le ver de terre s'était réalisé en baleine. La baleine a régné dans l'univers, a rêvé de se détacher de l'océan. Elle nous a rêvé nous, les humains. Nous sommes le rêve d'un animal.*

Deux conclusions : si nous tuons la dernière baleine, qui nous rêve ? Si dans un petit brin d'herbe se cache un arbre, etc. alors dans chaque homme, chaque femme et enfant, qu'y-a-t-il ?

Les amérindiens... Un conte qui n'a pas d'âge. Est-ce que ce conte a quelque chose à nous dire aujourd'hui ? Oui, et surtout au regard des catastrophes écologiques. Mais quand je dis ça, je ne veux pas dire que c'était mieux avant.

Mais pourquoi la parole poétique et symbolique ne pourraient-elles pas cohabiter avec la parole scientifique. Aujourd'hui, on sait mais ça ne nous empêche pas de détruire notre environnement. Savoir est une chose, choisir en est une autre. Ce que je revendique à travers la conférence, c'est la cohabitation de ces différentes paroles. Je vais vous donner un exemple à partir d'une situation scolaire et d'un conte amérindien.

Patrick Hétier a été un des premiers à oraliser les contes en s'enregistrant pour ses élèves pour ensuite les éditer. Un jour, il était en classe. Les enfants étaient en train de faire des maths quand tout à coup un arc-en-ciel apparaît. « Comment ça se fait, toutes ses couleurs ? » Les enfants, curieux voulaient savoir. Mais Patrick, en tant que conteur leur a raconté le mythe de la création de l'arc-en-ciel -chez les indiens Pueblos. On raconte qu'il y avait 7 garçons orphelins dans un coin de la Terre, qui vivaient tous seuls. Le plus petit se demandait ce que le Soleil chuchote à la Terre quand il se couche. Dans le conte, le Grand Esprit construit 7 ponts de 7 couleurs pour que les 7 frères puissent trouver 7 chéries dans un coin de la Terre. Ces 7 chéries étaient en train de broder le monde tel qu'elles l'imaginaient.

Cela ne contredit absolument pas la recherche scientifique. La parole symbolique et scientifique ne s'adressent pas aux mêmes endroits de nous ; l'une s'intéresse à l'inconscient, au cœur, à l'intérieur, l'autre s'intéresse au mental. Ce que je vais essayer de vous montrer c'est où la parole symbolique circule-t-elle dans notre vie aujourd'hui, à notre insu, même pour ceux qui ne connaissent pas le conte. Je revendique la cohabitation ! Il n'y a aucune raison de ne pas nourrir ce qui aussi nous rend humain.

Où trouver la parole symbolique ?

Il y a le rationnel, le physique et le symbolique. Rien n'existe sans ces deux parties. Le cœur est un organe de la cage thoracique par lequel transite le sang. Mais le cœur est le ciel de l'affection chez nous (au Maroc, c'est le foie). Chez nous, la marâtre demande au chasseur de ramener le cœur de Blanche Neige. Toutes les cultures ont leurs paroles symboliques. L'humain, en général, n'existe pas. A partir d'un collectage de paroles d'enfants, un enfant m'a dit qu'il avait mal au cœur. Il voyait très peu sa famille biologique. La parole symbolique circule parmi nous, sans qu'on s'en rende compte. C'est beaucoup plus large que quelque chose de physique. Autre exemple d'une personne dans une EPAD. Une parole méchante aggrave la maladie, et pourtant, ils ont un pacemaker. C'est un bel exemple de la cohabitation.

Toutes les expressions autour du mot 'peau' (mal dans ma peau, changer de peau). Dans le conte de la Belle et la bête, le monstre enlève trois peaux avant de retrouver une peau lisse de jeune homme. Le conte prolonge toutes les expressions symboliques. On ne sait pas si les expressions viennent des contes ou l'inverse, peu importe. L'important, c'est que ça circule. Il y aurait plein d'exemples de façons de dire qui font déjà appel à la parole symbolique. Il y a aussi celles qu'on invente, parce que dans le moment, le rationnel ne suffit pas. Par exemple, il y avait une dame dans une situation précaire à qui on a demandé l'avis et qui avait l'impression qu'on lui avait demandé le ciel.

Cette dame ne s'est pas dit « oh, je vais faire de la parole symbolique ». Elle aurait pu dire qu'elle se sentait honorée, etc. Mais d'elle-même, ce qu'elle a dit, c'est que c'était « comme si on m'avait donné le ciel ».

La parole symbolique est nécessaire parce que le rationnel ne suffit pas. Les enfants sont très forts pour la parole symbolique, jusqu'à 6 ou 7 ans. Les « perles » des enfants qui sont souvent des erreurs pleines de sens. Par exemple, une petite fille qui disait, je crois qu'il faudrait un « médicamaman ». Un garçon se réveille et dit : « cette nuit j'ai fait un crochemar ». Les enfants psychotiques font beaucoup appel à la parole symbolique.

Louis Bocquenot a écrit « L'enfant cru », partant de ce qu'il écrivait sous la dictée des enfants avec lesquels il faisait un atelier d'écriture. Voilà ce que dit Amanda, 14 ans : « Je

suis d'une race d'indienne de flèches et quelqu'un m'a fouetté dans ma vie bonne. Je me souviens, dans ma vie bonne, que j'ai vécu au paradis sans personne, et sans moi ».

Elle est capable grâce à ce langage que le psychologue accepte d'écrire, de dire son désarroi. Pedro, 10 ans : « avant, Pedro était percé, qu'on ne peut pas imaginer ça, et au revoir et adieu. Pedro était percé jusqu'à 100 trous. Plus percé maintenant parce que je tiens bien à mes mots guéris ». On voit comment ils se voient et voient leur corporalité. Il n'était pas guéri mais grâce à l'atelier dans lequel les mots étaient écrits, rangés dans un boîte pour enfant et la boîte était fermée, il y avait quelque chose de l'ordre de la protection. Ça faisait du bien, c'était cadré et protégé. La vision qu'il avait de son identité morcelée et de son corps était protégée.

Un exemple quand je retravaillais sur mon mémoire. Le livre « Marchande d'étoiles » est le résultat de cette recherche. A ce moment, j'étais tellement au cœur de ce qui me tenait à cœur que j'entendais sans mes implants cochléaires. J'entendais. Entendre.

Après la parole symbolique, je voulais m'intéresser aux rêves à travers le livre « Rêver sous le IIIe Reich » de Charlotte Beradt, une anti-nazie allemande. Elle a collecté 300 rêves de ces concitoyens anti-nazis entre 33 et 39. Ensuite, elle a immigré aux USA, et le livre a été publié en 1986. De la guerre, on connaît surtout le factuel et l'événementiel. Ses rêves disent la terreur de ce qu'ils disaient avec l'arrivée d'Hitler.

Une jeune femme rêve qu'elle est à l'opéra, a mis une belle robe. Elle arrive dans sa loge et voit un vieux monsieur chaleureux. Quand arrive le moment de l'opéra, c'est le diable à coup sûr. Les nazis entrent dans sa loge. Le diable à coup sûr, elle a pensé à coup sûr. Les nazis l'emmenent et le vieux monsieur chaleureux lui crache dessus.

Un autre exemple est celui d'un monsieur qui a un rituel. Il cache son téléphone le soir. Il rêve que son téléphone est doté d'une langue qui témoigne contre lui. Dans les contes, la buche parle, la porte protège ou dénonce. Les objets sont animés. Dans son rêve, c'est pareil. Son téléphone va le dénoncer.

Un troisième exemple est celle d'une femme qui rêve qu'elle se transforme en plomb et qu'elle dit aux nazis qu'elle ne peut pas se lever.

Sans arrêt, on peut faire des parallèles entre nos façons de dire et la manière dont les contes prolongent cela en scénario. Quand on lit ces rêves, c'est une autre parole que seulement la peur des crimes. Ecouter les rêves des migrants aujourd'hui ne se fait pas beaucoup. Marie-Caroline Saglio parle de leurs rêves avec eux, ce qui leur permet aussi de mettre à distance des cauchemars terribles. Il n'y a pas que la parole factuelle : « je suis passé là, puis j'ai fait ci ». Mon inconscient est venu me dire la peur. Jung dit qu'à la fin de sa vie il ne voulait plus faire de livres. Et en fait il a rêvé qu'il parlait devant plein de gens. « Mon rêve, c'est l'inconscient qui vient me dire quelque chose » et il a fait son dernier livre sur sa parole symbolique. Le traducteur de Jung, Etienne Perrot, pense que les contes sont issus des récits de rêves. Ils pensent que les gens se sont beaucoup racontés leur rêve. En 1960, les gens se racontaient leurs rêves d'une fenêtre à l'autre. Et une femme était plus capable de raconter aux autres ce qui se cachaient au-dessous,

pour que ça vienne à notre conscience. Moi je ne serais pas du tout étonnée que les contes viennent des rêves. Ce sont les mêmes images, les même transformations.

Le dernier endroit où l'on trouve la parole symbolique est la religion. Les religions monothéistes sont très récentes. Le judaïsme date d'il y a 3000 ans, l'Islam 1600 ans, le christianisme 2000 ans. Les légendes et contes ont circulé bien avant, au travers des religions animistes. Des motifs que l'on trouve dans la Bible existe dans d'autres contes. Moïse s'apparente à un enfant d'un roi dans d'autres contes. D'autres exemples comme l'arche de Noé, etc. La parole symbolique n'a pas cessé de circuler. Eugène Broerman, ancien prêtre allemand (destitué de sa paroisse et de sa chair à l'université), disait que la religion est un mensonge pour mieux dire la vérité ; une phrase qu'il avait piquée à Picasso (qui définissait la peinture comme ça). Pour moi, il n'y a pas de meilleure définition pour le conte. Le conte est un mensonge pour mieux dire la vérité. Broerman s'est rendu compte, en ayant une paroisse en charge, qu'il n'arrivait pas à aider ses paroissiens en détresse avec seulement la foi. Il a donc fait une psychanalyse et est devenu thérapeute jungien. Il a ensuite écrit La parole qui guérit, des interviews dans lesquelles on lui demande notamment qui est Dieu pour lui ? « Un abri pour retrouver la confiance ».

A partir de cette phrase, je la compare avec un atelier que mon mari faisait en prison auprès de deux femmes. Ces deux femmes africaines lui disent qu'elles sont croyantes, parce que Dieu nous aime. Ces femmes étaient capables de garder un petit morceau de bon en elles, malgré le fait qu'elles soient considérées comme moins que rien, bas de la société, délinquantes, rejetées, emprisonnées, grâce à l'idée qu'elles se faisaient de Dieu. Une autre comparaison possible est celle avec les Amérindiens. Dans cette culture, on est tous égaux (plantes, étoiles, animaux,...). Les étoiles, on ne les voit que le soir, sinon pas. Mais elles sont là en pleine journée et descendent parmi nous. Comment peut-on savoir qu'une étoile est parmi nous ? Quand une étoile est parmi où, on ne ressent jamais la solitude. Être réconforté est un besoin inhérent à l'humain ! C'est cela que ces trois choses ont en commun. Une dernière est une légende dans Peter Pan disant que quand un petit bébé sourit pour la première fois, il fait naître une fée qui l'accompagnera tout le temps qu'il y croit. Tout cela est ce que les humains ont besoin d'inventer de tout temps pour se réchauffer. Pour conclure sur cette partie, je pourrais comparer la parole symbolique à du feu, dans une cheminée. On a besoin de cette parole parce qu'elle nous réchauffe autrement.

## PARTIE 2

J'aimerais faire un bref tour de mon parcours professionnel car au fur et à mesure que je contais, que je faisais des spectacles, j'étais de plus en plus intéressée par le pouvoir de la parole symbolique. A chaque spectacle, je vais faire un truc très court pour voir mon chemin. Et je finirai sur ATD Quart monde, sur des personnes en grande précarité avec qui je travaille.

Qu'est-ce que ça nous apporte de quitter le témoignage et le récit de vie pour la parole symbolique ? C'est pas pour amuser les zozos. On se positionne avec la parole symbolique.

Premier spectacle – Je suis bretonne, d'un milieu paysan, populaire, patoisant. Sauf que je me suis retrouvée à mes débuts, moi la petite bretonne plouc, parce qu'en plus dans ma Bretagne on ne parle même pas breton mais un petit patois, à Versailles. J'avais peur, je me disais que ce n'était pas mon monde. Du patois, c'est tellement populaire. J'arrive à Versailles, un superbe café où je fais mon spectacle. Ca se passe bien, les gens réagissent. J'arrive à la fin, une dame versaillaise s'avance vers moi, et elle éclate en sanglots. Et elle a juste le temps de me dire « merci, vous avez fait remonter toute mon enfance ». Je me suis posée deux questions : combien de couches sociales cette dame avait été obligée de superposer pour que ça sorte avec une telle émotion ?

Est-ce qu'un spectacle de comique breton aurait déclenché une même émotion ? Je ne suis pas sûre. Dans le conte, on brasse, on rigole, mais il y a aussi toute cette parole symbolique.

Deuxième spectacle – Spectacle à partir du roman L'empereur du Portugal de Selma Lagerlöf : Un papa journaliste vraiment pas riche ne veut pas d'enfant mais sa femme tombe enceinte. Quand la petite fille naît, il en tombe fou. Un jour, la fille part à la ville car les parents sont expulsés de leur cabane. Elle devient prostituée. C'est inaudible pour le père, ça ne passe pas. Il devient fou. La folie est une façon de ne pas accepter le réel. Et il décrète que sa fille est impératrice de Portugalie, qu'il est donc père d'impératrice. Il arrête de travailler, va dans les magasins et récupère tout ce qui brille. Sa cousine est venue le voir et lui a dit : « tu sais Jean, quand on habite le Val des regrets, on ne se contente pas des choses d'ici-bas, on est forcés d'aller chercher des étoiles. Toi aussi, t'en auras besoin ». A partir de ce jour-là, il s'est mis des guirlandes et étoiles.

Pourquoi je vous raconte ça ? J'avais très peur, ce n'était que mon deuxième spectacle. Je me posais cette question et je rêve que la personne qui était venue me chercher à la gare de Lyon m'avait présentée comme Gigi Bigot, qui vendait des étoiles. Dès le lendemain, j'ai appelé la metteuse en scène qui adorait ce livre et était prête à m'aider. Aussitôt, un peu comme Jung, excusez-moi de la comparaison, le rêve vient dire quelque chose. Le

lendemain, la dame qui me logeait m'a offert l'alchimiste. C'était en 1995. Elle m'y avait mis un petit mot : « à Gigi, la marchande d'étoiles ». Vous voyez, comment la parole symbolique me nourrissait et je prenais conscience de son pouvoir au fur et à mesure.

Troisième spectacle – Ensuite, je voulais travailler sur la mort car j'avais perdu ma mère. Dieu sait s'il y a des contes sur la mort, surtout en Bretagne. Je fais ce spectacle sur la mort mais je suis maman, je suis femme. Et je ne voulais pas occulter ce qui pour moi est le pire : perdre son enfant. Je ne peux pas raconter quelque chose sur la mort et occulter la mort d'un enfant. Comment faire ? Comment se positionner ? J'ai des copains qui avaient perdu leur enfant peu de temps avant. Mais je ne peux rien faire, je ne suis pas témoin, je n'ai pas de récit de vie, je ne suis pas psychologue, je ne suis pas médecin. Pour qui je me prends ? Mais je suis conteuse. Et les contes abordent tout ce qui peut arriver dans la vie. Et les Frères Grimm ont un conte qui s'appelle la petite chemise de mort. Je vais vous raconter ma version, et je vais vous dire pourquoi je n'ai pas pris l'entièreté de leur version. Eux étaient chrétiens. La fin du compte se termine par la mère qui offre sa souffrance à Dieu qui lui donne en échange une grande patience et un calme profond. Moi je ne pouvais pas, et puis ça n'aurait pas parlé à tout le monde. Voilà la petite version que j'ai faite pour être plus juste avec quelque chose que je n'ai pas vécu. Mais je veux rendre hommage à ces mamans.

*L'histoire raconte une petite paysanne (Do Dix) qui est partie de la terre. Sa mère, Eugénie, en meurt de l'intérieur, elle a senti un grand froid parcourir son corps. Son mari avait usé tous ses mots. Eugénie se cogne partout dans la maison. Alors une nuit, la fille est revenue dans le rêve d'Eugénie lui disant qu'il fallait qu'elle arrête de pleurer. Eugénie a essuyé ses larmes. Quelques temps plus tard, Eugénie et son mari sont partis dans le jardin, au pied des fraisiers, une grande patience a poussé, tout autour, des pensées.*

Voilà ce que j'avais pu écrire pour être au plus juste à partir de ma classe. Puisque le thème c'était la mort, ce qui a été merveilleux pour moi et m'a conforté en tant que conteuse, c'est que je me suis retrouvée à cause du thème à jouer hors des réseaux culturels. J'ai raconté mon spectacle à l'inauguration d'un centre palliatif, à des colloques organisés sur le deuil, etc. Bref, à plein de thèmes qui parlaient de la mort. C'est là que j'ai pris conscience de la cohabitation. Et que les paroles du témoin, du psychologue, du médecin, ne contredisaient absolument pas, au contraire, valorisaient encore plus la parole contée. C'est-à-dire que les paroles rationnelles, psychologiques se mariaient avec les contes, la façon de traiter la mort avec la parole symbolique.

Même chose avec mon spectacle Peau d'âme. J'ai voulu travailler sur les femmes internées pendant la guerre 39-45. En France, il y avait un seul camp de femmes ; des anti-nazies allemandes, des républicaines espagnoles, beaucoup de juives, de polonaises, beaucoup de politiques (communistes, résistantes) et des droits communs. On mélangeait exprès pour dire « ramassis de voyous ». Mais les femmes politiques

voulaient garder la tête haute et ne voulaient pas que les autres femmes se clochardisent. Elles ont fait de la broderie, des cours de langues,...

Ensuite, dans un livre, je vois que les femmes internées avaient joué Blanche Neige pour parodier leur situation. C'était un sketch très drôle. A partir de cette idée, j'ai écrit mon petit conte de Blanche Neige que je vais vous dire là. Pour vous dire où cela m'a emmené. Je fais mon spectacle à partir des archives. Je ne veux pas mentir sur l'historique mais je veux traiter ce thème à travers la parole symbolique car, encore une fois, je ne connais rien de la période 39-45. Ma famille n'avait rien à me raconter sur la guerre. Ils n'étaient pas marqués personnellement. Je suis née en 50, cela ne faisait que 5 ans. Voilà le petit conte que j'ai fait de ma place. Pour elles, la marâtre était l'Allemagne nazie, le chasseur était la gestapo et Blanche neige étaient toutes les internées nommées-là. A partir de ça, j'ai fait mon compte.

Gigi raconte l'histoire d'une reine qui avait de beaux enfants clairs et une enfant brune, bien plus belle que la reine. Petit à petit, la reine lui interdit de jouer dans le quartier et d'aller à l'école. A l'école maintenant, elle était vue comme différente. Une étoile jaune cousue sur sa blouse. Un jour, la reine envoyait un chasseur la chercher, avec une mitraillette à la main, qui l'a emmenée. Mais le miroir continuait de lui dire que Blanche neige était la plus belle. Alors on lui a coupé les cheveux, donné des vêtements trop grands. Blanche Neige maigrissait. Elle se voyait dans ses compagnes. Parfois, l'une d'elles avait conservé une photo du temps d'avant ; une Blanche Neige avec un maillot, de bonnes cuisses,... Normalement, les petits nains devraient venir la chercher, pour l'emporter dans un cercueil de verre et être embrassée par le prince. Les nains piochent dans le camp d'à côté, ils ne peuvent pas sauver Blanche Neige. Juste se rappeler pour après, raconter.

Normalement, je chante une berceuse juive après. Pétain a instauré la fête des mères et les femmes au camp ont été obligées de fêter la fête des mères. Alors elles ont chanté les berceuses de leur pays. Et à la dernière berceuse, une berceuse juive, elles sont montées sur la scène et elles ont crié : « Libérez les femmes et les enfants ». De sacrées bonne-femmes. Et bien même chose, ce spectacle je l'ai joué hors réseau culturel. J'avais interviewé une femme et elle venait avec moi dans le milieu culturel. Moi j'allais avec elle dans les colloques sur la résistance, les enfants cachés,... un tas de thèmes où il y avait des historiens et encore de témoins. Et j'arrivais avec un récit de parole symbolique puisque c'est la seule place que je pouvais occuper. Ce qui m'a vraiment poussée à creuser la question de la parole symbolique.

Pour finir, quatre petites anecdotes pour voir que la parole symbolique permet de dire des chose qui ne sont pas palpables avec la parole rationnelle. J'ai une dame en stage qui était très investie mais on sentait du mal être. Elle tombe par hasard sur le conte du Pot fêlé, un pot qui fait passer toute l'eau et qui dit à l'infirmière de s'en débarrasser puisqu'il

fait passer toute l'eau. L'infirmière le sait, mais « puisque tu laisses passer de l'eau, moi j'ai semé des fleurs, et les fleurs ont poussé grâce à toi, parce que tu es fêlé ». Cette dame m'a écrit trois mois après et me dit que le conte qu'elle avait eu en stage avait changé son regard sur elle.

C'était rationnel tout ce qu'on lui disait et tout à coup, l'image du pot fêlé lui a permis de changer son regard.

L'autre anecdote est celle d'une dame qui m'a dit que le conte de Do Dix m'a permis de passer de l'autre côté de ce qu'elle n'avait pas vécu elle, mais de ce qu'avait vécu sa mère. Elle n'a jamais pu se débarrasser de ce fardeau, de cette culpabilité qu'elle a fait peser à ses trois enfants. Il a fallu l'image de la petite fille qui dit « maman, faut que t'arrêtes de pleurer, ma chemise est toute mouillée ».

Une dernière anecdote quand je raconte Poids plume. Le lendemain, elle me raconte un rêve. Elle était institutrice et à l'idée d'un enfant difficile, elle s'est dit qu'il n'allait pas changer mais qu'elle, grâce à ce petit héros Poids plume, allait pouvoir le regarder autrement.

Je ne vais pas en dire plus, je vais juste dire quelques phrases de ce que je fais avec les gens de l'atelier ATD Quart-Monde. Les gens de mon atelier m'ont servi de terrain de recherche quand j'ai fait mon master. Il y a quatre principes :

- La misère est l'œuvre des hommes. Ce sont aux hommes de l'éradiquer
- La misère ne peut s'éradiquer sans le savoir et l'expérience de ceux qui la vivent.
- Il faut que ces gens qui la vivent s'allient avec ceux qui ne sont pas dans la misère.
- On écrit la vie des puissants, jamais celle des pauvres ; alors il faut l'écrire.

On est venu me chercher en tant que conteuse en 1999, pour sortir du témoignage. Ras-le-bol du témoignage et de raconter le réel. Dans mon atelier, il y avait une obligation de passer par la parole symbolique. Deuxièmement, il fallait que ça nous donne de la force. Troisièmement, essayer que ça nous donne de l'humeur. Et puis, surtout pas de misérabilisme. ATD : Agir Tous pour la Dignité. Donc, on part du thème de l'ATD Quart-Monde et on passe par la parole symbolique. On part aussi, selon le thème, je ne sais pas si vous avez entendu parler de cette histoire d'un couple ATD Quart-Monde qui ont été expulsés du musée d'Orsay. Ils ont été expulsés pour cause de mauvaise odeur. Grâce à ATD Quart-Monde, il y a eu une loi contre la discrimination sociale.

Dans l'atelier, nous partons de ce fait, comme un conteur. Chaque personne de mon groupe a inventé un tableau : Les glaneurs, La mendicante, etc. On raconte le réel, on fait comme dans la réalité. Le couple est expulsé du musée avec le volontaire et le petit garçon. Sauf que, après avoir décrit tous les tableaux, dans notre conte, on fait retourner les gens et là, stupéfaction, tous les personnages des tableaux ont disparu. Ce n'était que des personnages de pauvreté. Ils ont tous disparu. Tout le monde va dehors avec le

gardien et dans la rue, ils retrouvent le couple expulsé, tous les personnages des tableaux et on a rajouté Victor Hugo par exemple. Vous voyez comment on fait pour que ce ne soit pas que du témoignage ?

Une dame de l'atelier dit « il faut que ça sorte », on ne peut pas garder. L'écrire, le dire, c'est un médicament. Ça adoucit la plaie, ça aide à se décrocher de la douleur. Un autre exemple est quelqu'un de l'atelier qui dit « ça fait rêver un monde meilleur ». Boris Cyrulnik dit : « Presque tous les enfants résilients ont tenu le coup grâce à l'étonnant pouvoir réchauffant de la rêverie ». Un dernier, une autre dit : « les témoignages, c'est trop violent, ça peut culpabiliser les riches. Les contes, ça peut se donner sans culpabilité, ça peut faire changer. C'est le but, changer, même un tout petit peu ». Je le met en parallèle avec un professeur de Paris 8 qui est maintenant décédé. Il parlait du poème, moi je parle du conte : « La valeur du conte [poème] a sa capacité d'atteindre des personnes jusque-là intouchables ». C'est un peu ce qu'on a vu avec les anecdotes. Je vais m'arrêter là, mais je vais juste conclure en vous disant que cette parole symbolique qui a existé dans tous les temps sur la terre entière est la seule langue humaine partagée. C'est notre esperanto.

## *Analyse critique & Pistes pédagogiques*

Le présent « outil pédagogique » emprunte son titre *Le Manger pour Coeur* à une expression réunionnaise pour désigner le conte au temps de la tradition orale et qui a été remise au goût du jour par Alan Peeters, chanteur et musicien. A noter qu'on retrouve ce genre de qualification du conte traditionnel en Colombie ou au Maroc par exemple.

Cette nourriture à l'adresse du cœur donc montre à quel point le conte était tenu en haute estime dans les sociétés de tradition orale parce qu'il y était au « cœur » des échanges tant symboliques que réels alors qu'aujourd'hui il est considéré comme un sous-genre adressé aux enfants et utilisé principalement avec les populations dites « fragilisées » : On raconte des contes à l'hôpital psychiatrique, en prison, dans les EPAD, dans les centres sociaux, dans les maisons pour femmes battues...

Remarquons ici qu'il faudrait s'interroger sur l'usage du langage par les dominants pour amoindrir voire occulter ou pire effacer le sens profond des rapports entre les humains. Nous voulons dire ici que nous ne sommes pas dupes de cette novlangue qui envahit nos vies et nos esprits et finit insidieusement comme un poison à s'imposer en nous : parler de « publics » (et non de « populations » dans leur pluralité par exemple) « défavorisés » (et non de « dominés » ou de « spoliés ») et de « fragilisés » (et non pas de « assignés à la misère »

On pourrait bien sûr, et naïvement, penser que le conte est le lieu même d'un « rétablissement », d'une « revanche » en somme des plus faibles, des plus malmenés par les pouvoirs en place (politique, économique et religieux) ... Mais en réalité, il se pourrait qu'il n'y ait là qu'une ruse encore des dominants qui cèdent dans le verbe ce qu'ils ne céderont jamais dans le réel sinon contraints par un rapport de force qui leur serait défavorable. Le « rétablissement », la « revanche » dont il est question plus haut ne seraient donc que symboliques sans aucune traduction dans la vie vivante de chacun

Certains conteurs imaginent une séparation nette entre les différents aspects et domaines de nos vies : le conscient et l'inconscient, le visible et l'invisible, le tangible et l'impalpable, le vrai et le faux, le rien et le tout... Pourtant tout cela est mêlé, toujours.

A la question : Est-ce que les contes, qui n'ont pas d'âge, ont quelque chose à nous dire aujourd'hui, nous préférons : Qu'est-ce que les contes ont-ils encore à nous dire aujourd'hui ? Non pas à quoi servent-ils ? mais que servent-ils ? Le conte est un acte commun, il sert donc le commun, c'est un bien humain. Mais pour servir le commun, le conte doit faire récit du dedans et du dehors.

### **Faire récit, ...**

c'est agencer des mots comme autant d'images pour dire ce qui advient. Tout récit s'arc-boute sur une langue, une rhétorique, un fond commun qui puise à l'histoire, à l'anthropologie et à la psychanalyse individuelle et collective notamment. Tout récit est à la fois passé et futur, tradition et prospective. C'est pourquoi, au-delà des mots et par eux, il est besoin d'un langage obscur pour élargir et approfondir les territoires de ce récit.

### **Les mots donc.**

### **Faire récit du dedans,-**

c'est ériger une passerelle entre le jour et la nuit, entre l'ombre et la lumière, entre la vie en mode endormi qu'est le rêve nocturne et cet autre rêve, diurne celui-là, qu'est la vie en mode « éveillé ». Quels sont les temps, les lieux et les événements transversaux entre le rêve et ses symboles et la vie vivante et les siens ? Quelles en sont les ruptures et les continuités ?

### **Les rêves donc.**

### **Faire récit du dehors...**

c'est saisir dans nos vies diurnes, familiales, professionnelles, de loisirs... ce qui nous tient lieu

de « symboles », c'est-à-dire cette manière tellement puissante, efficace et dense de dire tout en ne disant pas, de dévoiler tout en cachant, de préciser et dans le même temps d'éclater ce qui nous entoure tant il est vrai que la complexité et la fragmentation sont les

deux seules réalités de nos vies puisque chaque chose est à la fois parcellaire et en même temps ceci et son contraire, les deux faces d'une même « réalité » en somme. Les territoires de cette complexité, est un partage mitoyen entre paroles sacrées et paroles profanes, entre rêves et réalités, entre les vrais et les faux, entre les fictions et les vies vécues...

**Les symboles donc.**

**Faire récit commun,...**

C'est combiner ce que nous savons et ce que nous devinons de nous-mêmes. C'est chercher à comprendre mieux ce qui nous anime, nous grandit ou, nous annihile. Les mots dits et les rêves vécus le sont grâce à une langue qu'ils nous faut interroger sans cesse parce que toute langue est idéologique.

Il nous faut sortir des généralités sur le conte et du romantisme entretenu sur ses capacités de changement de nos vies et développer une argumentation et un point de vue qui tient bien sûr des rêves, des symboles mais aussi des combats dans le monde réel tel qu'il va ou ne va pas.

L'ignorance lourdement partagée de ces éléments fait que cet art « premier » se trouve relégué au rang du folklore de bas étage ou dans le territoire du témoignage, et les conteurs au rang d'amuseurs qui oublient que faire récit commun suppose un engagement politique. Le conteur est un artiste bien sûr mais comme tout artiste, il est avant tout partie prenante des affaires de la Cité.

L'ABC de cette activité qui consiste à raconter des histoires tient à ceci : Faire simplement état d'une histoire aussi forte soit-elle ne suffit pas. Il faut un point de vue, un regard au-delà de ce que le conte nous dit. Et, pour paraphraser cette sentence finale d'un conte juif pragois, la vie en elle-même n'est rien, seule compte l'interprétation que l'on en fait, on pourrait dire que le récit en lui-même n'est rien, seule compte l'interprétation que l'on en fait !

En guise de conclusion et au risque de simplifier (peut-être à outrance), on pourrait dire que dans l'analyse symbolique d'un conte, il faut chercher à relier inconscient et conscient et à questionner le dedans pour mieux lutter au dehors !

